

Nous sommes convaincu qu'en général nos tendances littéraires sont infiniment plus élevées. Certes nous n'avons pas de Bossuet, et bien d'autres noms illustres pourraient nous être victorieusement opposés ; mais la majorité des écrivains de notre temps sont plus vivants que ceux du siècle de Louis XIV ; ils sont plus vastes, ils se tiennent plus haut. Nous avons vaincu deux vrais fléaux, deux monstres qui dévoraient notre littérature il y a cent ans, il y a deux et trois siècles : et ces deux fléaux sont la Convention et le Séparatisme.

Sous le règne, sous la législation de Boileau, il n'était permis qu'aux théologiens de parler de Jésus-Christ : dans tous les autres genres, il fallait mettre l'éteignoir sur ce soleil et l'empêcher de luire. J'ai dit ailleurs que la littérature du XVIII^e siècle ressemblait à une série de petites loges, bien closes, bien séparées l'une de l'autre, portant chacune une étiquette spéciale : la première était celle de la religion, de la théologie ; la seconde celle de la politique ; les autres, celles de la philosophie, de la poésie, de l'art, de l'histoire, des sciences. Il était expressément défendu de communiquer d'une loge à l'autre. Quand on s'enfermait dans la politique, on ne pouvait parler religion ; quand on se cloisonnait dans la poésie, on ne pouvait être théologien. C'est ce que nous appelons le Séparatisme. Descarte en fut l'inventeur en philosophie, et Boileau le perfectionna en poésie. C'est à lui que sont dus ces très-odieuses paroles :

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Traduisez ces deux vers en bon français, et vous aurez cette proposition, contre laquelle notre indignation se déclare impuissante : "Jésus-Christ n'est pas un